

## Les règles de la drogue et la pratique de la photographie chez Antoine d'Agata

Florence Andoka

Numéro 123, printemps 2016

Addictions : drogue, création, conscience augmentée

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81830ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Andoka, F. (2016). Les règles de la drogue et la pratique de la photographie chez Antoine d'Agata. *Inter*, (123), 36–37.



# LES RÈGLES DE LA DROGUE ET LA PRATIQUE DE LA PHOTOGRAPHIE CHEZ ANTOINE D'AGATA

► FLORENCE ANDOKA

En 2012, Antoine d'Agata publie *Ice* où la drogue est le fil directeur des images et des mots. L'auteur y affirme que sa « pratique, peu à peu, devient la négation même de l'acte artistique tel qu'il est habituellement envisagé. Seule l'expérience subsiste, aussi restreinte soit-elle »<sup>1</sup>. Si la drogue est ici le moyen de parvenir à un état modifié de la conscience pour accéder à la pure sensation, dans une proximité avec le concept de « corps sans organes » (CsO) que développent Deleuze et Guattari dans *Mille plateaux*, on peut se demander ce qu'il en est du statut de la pratique de la photographie.

La photographie implique différentes étapes, de l'installation du matériel au traitement des images captées par l'appareil. Toutes ces étapes présentées par d'Agata, qui permettent la naissance d'images, sont trop éloignées dans le temps pour rappeler l'hystérie évoquée par Deleuze au sujet de Francis Bacon peignant. Ce qui est hystérique dans la pratique d'Antoine d'Agata est plutôt le jeu des sensations éprouvées par le photographe comme modèle, comme sujet et objet de l'expérimentation.

Mais la création, c'est-à-dire ici la pratique de la photographie, est sans doute nécessaire pour ne pas aboutir à un CsO vide et à l'écueil d'une mort rapide. En effet, Deleuze n'encourage pas l'errance et la pulsion de mort, mais l'art, la création, comme possibilité d'expéri-

mentation d'un corps sans organes, c'est-à-dire de l'existence elle-même. Ainsi, la vie d'Antoine d'Agata est vouée à sa création, qui passe par l'exploration du fait intensif de son corps. La drogue devient une pratique, comme le sexe et l'alcool, parce que l'auteur est animé par une visée artistique. L'intention photographique est une contrainte salvatrice en ce sens que d'Agata doit inventer de nouveaux protocoles expérimentaux ; il doit trouver différents régimes, c'est-à-dire des règles de composition d'éléments hétérogènes : quelle drogue utiliser, en quelle quantité, pour quelle action, dans quel lieu, avec qui et comment rendre encore possible la photographie ? La photographie est un élément qui participe de l'ascèse puisqu'elle requiert en elle-même « intransigeance et patience, jusqu'à l'abandon de toute dignité et de toute nécessité de règles »<sup>2</sup>. Or, l'ascèse n'est pas un système de règles, au sens où il s'agirait d'appliquer des normes, des lois, en vertu de principes transcendants qui s'imposeraient extérieurement à l'individu. Dans *L'herméneutique du sujet* et *Le souci de soi*, Michel Foucault propose un ensemble « de règles facultatives qui produisent l'existence comme œuvre d'art, règles à la fois éthiques et esthétiques qui constituent des modes d'existence ou des styles de vie (même le suicide en fait partie) »<sup>3</sup>. À cet effet, le mode d'existence de d'Agata répond non pas à des règles nécessaires, mais bien à des règles facultatives, au sens



> Antoine d'Agata, *Sans titre*, Japon, 2006 ; Amsterdam, Pays-Bas, 2004 ; Phnom Penh, Cambodge, 2008. Photos : Courtoisie Galerie Les filles du calvaire, Paris.

où elles répondent seulement à une situation du corps, au désir d'un individu. D'Agata vit donc selon des règles : la drogue, le voyage, le sexe avec des prostituées, la photographie. Ce sont les éléments d'un régime, d'une grammaire qu'il décline librement, selon un mode de subjectivation qui lui est propre. La photographie, comme la vie, devient la matière d'un style qui se déploie.

Bien sûr, on peut se demander si le travail d'Antoine d'Agata ne relève pas plus de la performance que de la photographie. Néanmoins, l'artiste expose ses images, les agence ainsi dans l'espace, les réunit en livres. Il y a *Ice*, mais aussi *Insomnia*, *Vortex*, *Stigma*, *Situations*, *Index* et enfin *Anti-corps* aux allures d'ouvrage rétrospectif. Les photographies de d'Agata révèlent également un univers esthétique qui les rend souvent identifiables au premier regard, et ce, même au-delà du sujet, ce qui légitime en outre l'importance de cette figure de la photographie contemporaine. Les images rassemblées dans *Ice* ont été prises dans différents pays, principalement au Cambodge, au Japon, au Mexique et au Brésil, pourtant ce sont les mêmes tensions qui y sont dévoilées. On retrouve chez le photographe une maîtrise technique, des couleurs qui lui sont propres, avec des gris et des bruns qui ne se justifient pas seulement par les objets photographiés, mais relèvent bien de choix plastiques. Les conditions de la prise de vue font émerger des caractéristiques techniques qui donnent une spécificité aux clichés. Souvent, l'usage du flash laisse les contours de l'image bordés par l'obscurité, les corps olivâtres ravagés par les drogues triomphant au centre. Généralement, les photographies sont floues, comme si les corps étaient lavés par le mouvement érotique qui les secoue. Le flou serait alors pour le photographe « un outil pour tenter de mettre au jour d'autres niveaux de réalité »<sup>4</sup>. On pense encore à la peinture de Bacon où les identités sont malmenées par l'effacement des visages. D'Agata accueille une part d'aléatoire lors de la prise de vue puisque ce sont parfois ses compagnes d'aventure qui appuient sur le déclencheur.

Ces photographies renvoient à ce que l'on pourrait nommer une esthétique du fragment. Toute photographie y prend part en ce qu'elle induit un découpage spatial et temporel de la réalité. Mais l'usage de d'Agata en décompose les corps, n'en saisit que des portions, que des instants qui ne retracent pas la fluidité de son existence. À la lecture d'*Ice*, on ne voit rien du repos parfois nécessaire évoqué par les textes. L'artiste ne se concentre que sur ses rencontres sexuelles, ne montre rien des paysages traversés. La chambre est le théâtre de la vie. Le corps est le fragment du réel qui le dit entièrement. La peau est cette carte sur laquelle s'inscrit l'abîme porté en chacun. L'existence de d'Agata est artistique en soi, et la photographie est une donnée de cette vie faite œuvre dans son processus de subjectivation : « il me reste à vivre, à inventer des perspectives nouvelles. c'est dans ma chair que je puise la force. [...] je creuse une ligne de fuite, me perds dans le labyrinthe de la vie. vomissements, cris, excréments, éjaculation de l'être<sup>5</sup>. » ◀

#### Notes

- 1 Antoine d'Agata, *Ice*, Images En Manœuvre, 2012, p. 17.
- 2 Léa Bismuth, « Antoine d'Agata : la photographie comme art martial », *Artpress*, n° 397, février 2013, p. 34.
- 3 Gilles Deleuze, *Pourparlers, 1972-1990*, Minuit, 1990, p. 135.
- 4 *Ibid.*, p. 35.
- 5 A. d'Agata, *op. cit.*, p. 92.

Diplômée en philosophie, Florence Andoka vit en France où elle est critique d'art et de cinéma.